

Les Amis de la Pologne

BULLETIN BI-MENSUEL

Rédacteur en Chef : Rosa BAILLY

Secrétaire de la Rédaction : Henri de MONTFORT

Administrateur : Jeanne LEMONIER

Abonnements :
5 francs par an

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
7, Rue de Poitiers — PARIS-VII^e
Téléphone : Fleurus 23-71

Abonnements :
5 francs par an



Le Monument de Jagellon, à Cracovie

SOMMAIRE

La Quinzaine polonaise.

La Reconstitution de l'Etat Polonais : L'état des finances polonaises. — HENRI DE MONTFORT.

Gdynia, le nouveau port polonais. — E. FRACKIEWICZ.
Un Vœu de jeunes filles. — FREDRO.

Femmes-d'Emigrés : La Vie de l'Emigration. — J. BOUIC-GASZTOWTT.

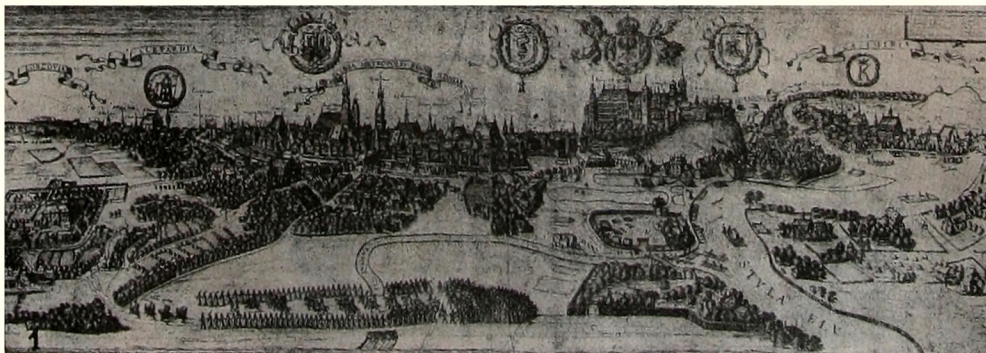
Mariette et les Gnomes. — MARIE KONOPNICKA.

Notre action. — Nos envois de livres en Pologne. — Un groupe scolaire à Versailles.

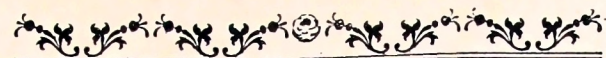
LA QUINZAINÉ POLONAISE

- 5 octobre. — Le premier train appartenant à la Compagnie générale des transports et importations de pétrole quitte les raffineries de Peczenezyn (Galicie orientale) avec un chargement d'essence pour la France.
- 6 octobre. — M. le Dr Madejski, envoyé extraordinaire de Pologne à Berlin, remet ses lettres de créance au président Ebert.
- 7 octobre. — Le Conseil des ministres forme un *Comité politique* qui sera chargé d'étudier les questions de la politique aussi bien intérieures qu'extérieures. Ce Comité a été constitué pour permettre au Conseil des ministres réunis d'agir avec plus de promptitude, en ne s'occupant que des questions préalablement étudiées. Il se compose des ministres des Affaires étrangères, des Finances, de l'Intérieur et des Postes. — M. Procop Maxa, ministre de Tchéco-Slovaquie, déclare, dans une interview, qu'il a observé, « en toute sincérité, que beaucoup de visiteurs étrangers quittent la Pologne bien mieux impressionnés qu'à l'arrivée. Partout, on perçoit un travail intensif pour le développement du pays. La baisse de la monnaie n'influence guère l'allure et l'énergie des travaux. »
- 9 octobre. — Réouverture de l'Université de Varsovie.
- 10 octobre. — Le *Journal des Lois* publie la loi ratifiant la convention polono-roumaine signée le 3 mars 1921, à Bucarest.
- 11 octobre. — Important débat financier à la Diète. — Démission de M. Trzianski, ministre des territoires de l'ancienne occupation allemande.
- 12 octobre. — Arrivée à Varsovie des journalistes roumains qui accomplissent un voyage d'études en Pologne.
- 13 octobre. — Représentation de gala du *Malade imaginaire* au théâtre Polski, en l'honneur du tricentenaire de Molière. — Inauguration, à Siedlce, d'un hôpital

- chirurgical de 100 lits offert au ministère de la Guerre polonais par la Croix-Rouge française (Union des Femmes de France).
- 15 octobre. — Assassinat à Moscou d'un diplomate polonais, M. Frackiewicz, secrétaire de la Commission polonaise de rapatriement. — Jubilé organisé à Cracovie par l'Union des artistes de l'art plastique en l'honneur des cinquante ans de travail artistique du célèbre peintre Joseph Mecina-Krzess.
- 16 octobre. — Le Comité de secours aux prisonniers organise dans les rues de Varsovie une journée de quête au profit des réfugiés revenant de Russie. — Ouverture du concours international d'athlétisme; six athlètes français y conquièrent sept places de « premier » et une de « second ».
- 17 octobre. — Voyage du chef de l'Etat à Novo-Radomsk.
- 20 octobre. — Le Gouvernement français communique au Gouvernement polonais la décision prise par le Conseil de la Société des Nations relative au partage de la Haute-Silésie. — La Commission de la constitution, dans un but d'économie, adopte une motion supprimant le ministère des Beaux-Arts.
- 21 octobre. — La presse polonaise commente la décision de Genève avec une remarquable tenue et une admirable dignité. Elle ne discute pas la question de frontière, mais porte ses remarques sur les accords économiques à intervenir entre l'Allemagne et la Pologne. Se basant sur le texte du Traité de Versailles, elle souligne qu'il n'était question que d'une convention entre les deux parties et non d'un accord obligatoire. Tout en signalant les difficultés sans nombre que l'Allemagne, de ce fait, ne manquera pas de créer à la Pologne, elle exprime l'assurance que la Diète acceptera la décision et que le gouvernement et la nation tout entière veilleront à sa stricte exécution.



Cracovie au XVII^e Siècle



La Reconstitution de l'Etat Polonais

L'ÉTAT DES FINANCES POLONAISES



Depuis le début de l'année, la Pologne a fait de très sérieux efforts pour rétablir sa puissance productrice, et l'on peut dire d'une façon générale qu'ils ont été pleinement couronnés de succès. Aussi, en présence de la prospérité de l'agriculture et de l'essor de l'industrie auxquels les courtes grèves de septembre dernier n'ont pu porter sérieusement atteinte, on est fondé à s'étonner de la baisse constante enregistrée par le change polonais qui vient seulement de marquer un temps d'arrêt au début d'octobre.

La situation financière pourtant ne semble pas justifier cette dépréciation. Dès le début de l'année, le Gouvernement a fait les plus sérieux efforts pour rétablir l'ordre dans les finances. A la fin de juillet, pour la première fois depuis la restauration de la Pologne, un projet de budget établi selon les règles modernes du droit financier le plus strict avait été soumis à la Diète par M. Steczkowski, alors Ministre des Finances. Ce budget, englobant les dépenses résultant du fait de la reconstruction du pays, du ravitaillement et des mesures destinées à assurer le progrès social, représentait la totalité des dépenses et des recettes s'effectuant sur tout le territoire, exception faite pour la Silésie de Teschen qui jouit de son autonomie financière. En en bloquant les chiffres, il pouvait se résumer ainsi : dépenses, 208.961.184.000 marks (dépenses ordinaires, 111.042.685.000 m.; extraordinaires, 17.918.499.000 m.), contre 135.188.702.000 marks de recettes (recettes ordinaires, 99.758.142.000 m.; extraordinaires, 35.408.560.000 m.), soit un déficit d'environ 75 milliards de marks polonais.

On notera que le déficit du budget des dépenses ordinaires est assez faible : 11 0/0 de la totalité des dépenses. Quant au budget des dépenses extraordinaires, 40 0/0 environ en sont destinés à subvenir aux besoins des chemins de fer, voies de communication, municipalités, coopératives, à la lutte contre les épidémies. Ces dépenses sont, au fond, des ensemencements de recettes pour l'avenir, dépenses productives au premier chef : ne pas les effectuer eût été une mauvaise économie. Les autres dépenses extraordinaires non remboursables ne sont, d'autre

part, que temporaires; certaines disparaîtront complètement dès le budget de 1922 : ainsi la liberté du commerce des céréales et celle du commerce du charbon, rétablie depuis le 1^{er} octobre, font disparaître une dépense de 26.300.000.000 marks; de même, la réduction des cadres de l'armée, une fois ramenés aux effectifs de paix, permettra de supprimer 32 milliards de dépenses extraordinaires.

Pour couvrir ce déficit, était proposé un ensemble de mesures qui furent examinées et discutées par la Commission des finances de la Diète. Mais dans le courant de septembre s'ouvrait la crise ministérielle, et ce n'est que le 4 octobre que M. Michalski, le nouveau Ministre des Finances du Cabinet Poniakowski pouvait apporter à la Diète une vue d'ensemble sur les moyens auxquels il comptait recourir pour remédier à la crise financière : l'intensification de la production par un amendement au règlement du 18 décembre 1919 (établissant la loi de huit heures), aux termes duquel les patrons et ouvriers qui accepteraient de travailler deux heures supplémentaires par jour ne seraient l'objet d'aucune contravention; la compression rigoureuse des dépenses, le relèvement notable des impôts directs, l'établissement d'une contribution nationale extraordinaire. Au cours de cet exposé qui a obtenu un vif succès, le ministre a exprimé sa volonté de stabiliser le cours de la monnaie polonaise. « La stabilisation du cours à tout prix — a-t-il déclaré — est le grand sacrifice que j'exigerai de toutes les classes, aussi bien des travailleurs que des possédants, et elle doit être réalisée sans tarder. Le passage à une nouvelle monnaie, estimée chez nous et à l'étranger, ne pourra avoir lieu que lorsque les conditions économiques du pays auront totalement changé. Mais les préparatifs à cette action doivent commencer immédiatement. » En terminant, M. Michalski a annoncé une guerre acharnée aux nouveaux riches de la guerre, aux spéculateurs de la bourse noire et aux contrebandiers.

Comment, pratiquement, va être réalisé le programme dont plusieurs articles — la dérogation aux obligations de la loi de huit heures, notamment, — rencontrent dans certains partis une vive opposition? Les faits ne tarderont pas à nous l'apprendre, car M. Michalski a déjà soumis au Conseil des ministres divers projets de loi relatifs à sa réalisation, et la discussion s'en est ouverte à la Commission des finances. Mais, en tout cas, il convient de n'être pas dupe des chiffres et de ne pas considérer trop facilement comme impossible la tâche du Ministre des Finances polonais.

Sans revenir sur les détails du budget dont les grandes lignes étaient exposées tout à l'heure, on remarquera d'abord qu'il a été essentiellement con-

ditionné par l'épuisement économique de sept années de guerre consécutives (deux ans de plus que pour les pays d'Occident), et par la situation exceptionnelle d'un pays qui, du jour au lendemain, a dû reconstituer tous ses cadres administratifs. D'autre part, l'énormité du déficit qu'il faut combler est surtout plus apparente que réelle, ainsi que le constate M. François Dolezal, conseiller commercial de la légation de Pologne à Paris, en remarquant qu'au cours actuel du change polonais, la totalité des dépenses du budget polonais ne représente qu'une somme de 1.390 millions de francs français et que les charges, en résultant par tête d'habitant en Pologne sont égales à peine à 47 francs français, tandis qu'en France les mêmes charges sont égales à 1.210 francs, 1.200 francs en Grande-Bretagne, etc.

On peut donc raisonnablement espérer qu'au printemps prochain, une politique financière aura mis la Pologne à même de retirer tout le bénéfice désirable de la reprise de sa vie économique qui s'annonce si brillante à la fin de cette année.

HENRI DE MONTFORT.



GDYNIA

LE NOUVEAU PORT POLONAIS

La Pologne veut vivre. On lui prend son unique port, Dantzig : elle en construit un autre. Son énergie n'est-elle pas admirable ?

Nos lecteurs trouveront dans cet article vivant et coloré, une « vue » de ce nouveau port et de sa pittoresque région.

J'ai fait dernièrement un voyage en Poméranie, j'ai visité toute cette côte polonaise, qui nous a été rendue de droit, après avoir subi, depuis le partage de la Pologne, la domination allemande. C'est avec une véritable joie au cœur que j'ai compris, alors seulement, l'importance énorme de cette annexion d'un pays riche en culture, en beauté, en industrie. On a déploré, on déplore encore et toujours la perte pour nous de Dantzig, ville historique et belle, port important, et si, au point de vue artistique, elle est vraiment irréparable, sous d'autres rapports, elle peut être compensée : le port de Gdynia l'égalera, que dis-je, la surpassera un jour. La situation en est excellente ; le promontoire de Hela abrite le golfe, au fond duquel se trouve le petit village de pêcheurs, entouré de falaises, appelé Gdynia, que les Allemands n'ont jamais cherché à tirer de l'oubli, et où les Polonais construisent un port, le premier de la côte polonaise. Entouré de hautes falaises, surmonté de collines, qui demandent à être fortifiées, cela pourrait devenir un port militaire de premier rang. Mais, pour le moment, nous pensons surtout à un débouché direct pour nos marchandises, à une station pour les grands

transatlantiques, à une correspondance maritime indépendante avec tous les pays du monde. La digue est déjà en construction, une fièvre de travail règne partout.

Le port de Gdynia, profond de 15 m. 60, sera accessible aux plus grands tonnages, faisant une concurrence considérable à celui de Dantzig, qui n'a que 12 mètres. Bref, ce premier port de la libre Pologne, répondant à toutes les exigences de la marine moderne, se dressera bientôt, gigantesque, là où l'on ne voit encore que quelques cabanes miséreuses, où, sur la rive sublonneuse, les grands filets marrons et goudronnés sèchent entre les barques des pêcheurs. Je suis du regard le mince filet blanc bordant la mer : c'est la plage au sable fin qui borde la côte polonaise et, seulement par endroits, cède la place à quelque falaise avançant dans la mer, couronnée de verdure. L'eau sape ses fondements sournoisement, depuis des siècles, et un jour viendra où cette lourde masse de sable, de roc et de terre croulera, engloutie par la Grande Bleue. La baie magnifique s'étend à perte de vue, et au-delà, c'est encore la côte polonaise, qui a 74 kilomètres de longueur. Devant nous, l'étendue infinie de la mer, merveilleuse, d'un bleu verdâtre et transparente aujourd'hui, glauque et opaline lorsqu'elle est mauvaise. Par les beaux jours, on aperçoit à l'horizon une ligne blanche : c'est Hela qui défend l'entrée du port, c'est la pointe extrême de la côte. La nuit, son phare tournant jette ses feux à espaces réguliers, tandis que, tout au loin, un feu également tournant, faible à cette distance, dénote le phare de Neufahwasser, l'embouchure de la Vistule et l'entrée du port de Dantzig.

Gdynia est le port de l'avenir, d'un avenir tout proche et brillant, cela ne laisse aucun doute : les richesses naturelles de la Pologne, l'extension de son industrie et de son commerce, l'ardeur au travail de chacun, alors qu'il ne travaillera plus « pour le roi de Prusse », mais bien pour son propre pays, sont des fondements sur lesquels on peut appuyer les plus brillantes espérances. A côté de cela, ce pays boisé, vallonné, ce rivage sablonneux, toute cette contrée accidentée et charmante, pourra rivaliser un jour avec toutes les plages du Nord, et surtout avec Zoppot. Il ne faut pas se leurrer pourtant : cela n'arrivera pas du jour au lendemain ! Pour le moment, il n'y a rien que ce que la nature a donné ; le reste appartient à l'initiative privée. Aux alentours de Gdynia, tous les terrains sont déjà achetés, une vingtaine de villas sont presque achevées, beaucoup d'autres semblent surgir du sol, tant on met de hâte à construire. Nivellement du terrain, creusement de puits artésiens, tracage des routes, avancement à vue d'œil ; la construction d'un grand hôtel avec tout le confort moderne est décidée ; l'emplacement du casino est choisi, bref, du train dont on va, la dune aride promet de devenir bientôt le jardin des Hespérides... D'autres endroits de la côte sont plus jolis encore. Karwia avec sa plage magnifique ; Ortowo, Puck, avec ses jardins, et beaucoup d'autres que j'omets.

Assurément, la reine de la Baltique, Zoppot, avec son confort, son luxe même, ses distractions et sa situation admirable ne sera pas facilement égalée par nos stations balnéaires, mais la haine des Boches et l'amour-propre aidant, nous subirons volontiers durant quelques années les petites inconvénients de nos plages nationales et mettrons tous nos soins à les rendre dignes de notre pays et du goût artistique de notre nation.

Beaucoup d'étrangers viennent de Dantzig faire un tour sur la côte polonaise, et leur stupefaction est grande de voir comme ce pays, en léthargie de par la volonté

des Boches, a secoué son inertie, et surtout avec quelle rapidité les plans du port ont été faits et mis à exécution. Les Allemands voient d'un œil inquiet la puissance maritime polonaise poser sa première pierre. Dantzig s'acheminera vers son déclin, ne répondant plus aux exigences de la marine moderne ; il ne sera plus qu'une ville historique, très belle et très chère aux cœurs polonais, une ville pleine de souvenirs, si jolie avec ses rues enchevêtrées, ses canaux, ses maisons aux façades sculptées, ses belles églises. Le crépuscule de la vieille ville célèbre pâlera sous le rayonnement éclatant de l'aurore de notre nouveau port de Gdynia.

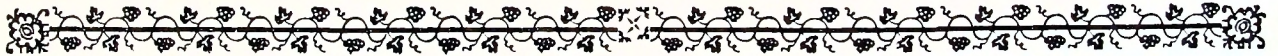
Toute cette contrée poméranienne, vue à vol d'oiseau dans ma randonnée en automobile, est d'une beauté qui ne le cède pas aux fameux paysages de l'Ecosse.

Très boisée, vallonnée, elle est riche en lacs, dont les nappes claires, reflétant le ciel, s'enchaînent dans le sombre cadre des forêts de sapins. Quelles villégiatures idéales dans ce cadre pittoresque, loin de la cohue des endroits à la mode ! Le peuple y est avenant, poli, et quoique ne comprenant guère le polonais et parlant plutôt l'allemand, en dehors de son patois tout à fait incompréhensible pour nous, on le sent heureux d'avoir secoué le joug allemand, et cela nous le rend sympathique. Les villages sont propres, cossus, on sent l'aisance partout. La domination boche, si néfaste à tous les autres points de vue, y a laissé son empreinte d'ordre, d'organisation et de travail. Les églises sont anciennes, on en voit de fort jolies, comme celle de Kartuz, joyau de la Poméranie, petite ville admirablement située entre lacs et forêts. Les routes sont excellentes, on roule à travers les bois, où l'automne a mis toute sa

gamme de rouge et d'or, les feuillages ont une diversité de tons qui vous éblouit, l'air est enivrant ; on se croirait dans la forêt de Compiègne ou de Fontainebleau, et, comme là-bas, on aperçoit des biches bondissant dans les sous-bois. Seulement, ici, la route monte et descend tout le temps, elle tourne et serpente, et, à quelque brusque tournant, sur la hauteur, on est saisi par l'immense panorama qui se déroule à nos pieds, par la quantité de nappes d'eau minuscules vers lesquelles nous descendons à une allure vertigineuse et que nous découvrons être de grands, de magnifiques lacs. Puis, les collines deviennent plus rares, moins escarpées, les forêts s'espacent, nous traversons Starogard, ville-forte allemande autrefois, petite ville industrielle, connue pour ses liqueurs maintenant. Nous continuons notre route, à travers les champs bien cultivés, où les machines agricoles à vapeur achèvent leur travail avant que la neige ait recouvert de son linceul la terre fertile en ces parages. Les fermes modèles, les belles constructions de briques et de pierre prouvent le progrès venu d'Occident et font un contraste saisissant avec les ruines de châteaux-forts moyenâgeux qui dressent leurs vieux murs délabrés, leurs tours crénelées sur la hauteur. J'en ai vu plusieurs, de ces châteaux, qui ont gardé leur mystère et dont l'histoire ne parle pas.

Voici Brodnica, dernière ville de Poméranie, ancienne frontière entre la Pologne et l'Allemagne, et pendant que l'auto me ramène à une allure folle vers Varsovie, je pense avec regret à ce pays charmant, pays d'avenir, qui sera pour nous ce que la Bretagne est à la France, avec un grand port en plus.

E. FRACKIEWICZ.



A la campagne

UN VŒU DE JEUNES FILLES

Par FREDRO

COMÉDIE EN CINQ ACTES

RÉSUMÉ DES SCÈNES PRÉCEDENTES

[L'action se passe à la campagne, chez Mme Dobrovska. Sa fille Angélique et Mlle Clara ont fait vœu de ne jamais se marier. Albin, épris de Clara, ne cesse de se lamenter. L'étourdi Gustave ne tient pas compte des bons conseils de son oncle Radoste. Pourtant, il aime Angélique qui le désespère par son indifférence. Les piquantes railleries de Clara viennent de l'exaspérer. Par un adroit détour, il veut attendrir Angélique. Il lui persuade qu'il aime une autre jeune fille, également nommée Angélique, et lui demande de l'aider à fléchir Radoste.]

SCENE II

ANGÉLIQUE. — GUSTAVE. — RADOSTE.

ANGÉLIQUE. — A-t-il entendu ?

GUSTAVE. — Quoi ? Quoi ?

RADOSTE. — Bravo, bravo, mes enfants !

GUSTAVE (se mettant à genoux devant Radoste). — Mon oncle, pardonnez...

RADOSTE (reculant avec étonnement). — Allons, qu'est-ce que cela veut dire ?

GUSTAVE (tout bas). — Puisque vous avez tout entendu, grondez donc ferme !

RADOSTE. — Mais, cher Gustave...

GUSTAVE (tout bas). — Fâchez-vous donc ! (Haut.) Ayez pitié de mon désespoir ! (Faisant un mouvement comme s'il avait été repoussé). Ah ! que votre main ne me repousse pas ainsi. (Bas.) Mais mettez-y donc de la colère, cher oncle !

RADOSTE. — Écoute donc, fou que tu es !

GUSTAVE (bas). — C'est trop peu ; allons, plus d'indignation !

RADOSTE. — As-tu donc complètement perdu l'esprit ?

GUSTAVE (bas). — Bien ! (Haut.) C'en est fait !

RADOSTE. — Ah ! cela est déjà trop !

GUSTAVE (haut). — J'ai tout avoué à Angélique. (Bas.) Maintenant, grondez, tonnez...

RADOSTE. — Mais par tous les...

GUSTAVE (bas). — C'est ça ; c'est ça !

RADOSTE. — Tu te moques de moi ?

GUSTAVE (d'un ton tragique). — Mon oncle, mon oncle, vous voulez donc ma mort ?

RADOSTE (avec colère). — Mon cher Monsieur, vos plaisanteries sont trop fortes. Faites ce que vous voulez, devenez ce que vous voulez, ce ne sera pas moi qui me mêlerai de chercher une femme à un vrai fou, à un véritable aliéné.

SCENE III

ANGÉLIQUE. — GUSTAVE.

ANGÉLIQUE (avec inquiétude). — Qu'arrivera-t-il de cette scène ?

GUSTAVE. — J'en frissonne encore.

ANGÉLIQUE. — Vous n'avez pu réussir à le calmer.

GUSTAVE. — C'est incroyable.

ANGÉLIQUE. — Peut-être n'a-t-il pas entendu ?

GUSTAVE. — Comment, peut-être ?

ANGÉLIQUE. — Mais oui, peut-être.

GUSTAVE. — N'avez-vous pas dit le contraire ?

ANGÉLIQUE. — C'était une question que je vous adressais.

GUSTAVE. — Il paraîtrait donc que toute cette histoire aurait eu lieu sans aucune nécessité et dans le moment le plus défavorable. Je suis maintenant presque convaincu qu'il n'a rien entendu ; mais il se doutera facilement de quoi il s'agissait.

ANGÉLIQUE. — Un peu de réflexion nous aurait évité cet embarras.

GUSTAVE. — Il nous a tellement surpris à l'improviste.

ANGÉLIQUE (avec inquiétude). — Que pourrai-je désormais dans tout cela ?

GUSTAVE (à part). — Je ne pouvais pas communiquer mon plan à mon oncle.

ANGÉLIQUE (avec humeur). — Aussi, comment peut-on, faute de sang-froid, s'exposer ainsi à voir crouler tous les plans que nous avions formés ? Cette pauvre Angélique, comme elle va souffrir !

GUSTAVE (prenant la main d'Angélique). — Aussi, comment ne pas l'aimer, cette chère Angélique ?

ANGÉLIQUE. — Oui, il faut l'aimer.

GUSTAVE. — Je l'ai juré.

ANGÉLIQUE. — Je le crois.

GUSTAVE. — Tous mes désirs n'ont qu'elle pour but, et vous le voyez, ce n'est qu'en votre secours seul que je puis placer mes espérances.

ANGÉLIQUE. — Hélas ! de quel secours puis-je vous être ? Radoste, si bon d'ordinaire, paraît aujourd'hui animé de sentiments de vengeance...

GUSTAVE. — S'il n'a rien entendu, je parviendrai à tout réparer.

ANGÉLIQUE. — Alors, Monsieur Gustave, allez le trouver sans perdre de temps.

GUSTAVE. — Pour vous, lâchez d'éviter toute conversation avec mon oncle ; faites en sorte que nous puissions nous voir encore tête à tête pour concerter nos plans. (Lui prenant la main) Surtout, rappelez-vous

constamment que tout mon avenir est entre vos mains ainsi que le bonheur de cette Angélique, dont rien ne me séparera plus désormais.

(Il lui baise la main à plusieurs reprises et sort.)

SCENE IV

ANGÉLIQUE *(seule)*.

(Elle se promène pensive, s'assied et médite.)

C'est vraiment singulier, extraordinaire, comme tous ces discours passionnés, nouveaux pour moi, résonnent à mes oreilles. Comme il doit l'aimer! il n'y a là aucune tromperie; on lisait dans ses yeux la vérité de ses paroles. Il est heureux, elle est heureuse: que manque-t-il à leur bonheur? Un mot, un seul mot... Ils ont foi dans leur amour; il est sincère, leur amour. Suis-je plus heureuse de ne pas y croire? Ah! je ne sais ce qui se passe en moi!

SCENE V

ANGÉLIQUE. — CLARA.

CLARA. — Que médites-tu là? est-ce le plan d'un livre?

ANGÉLIQUE. — Ah! ma chère Clara, si tu savais seulement! Mais ton amitié ne peut pas nous trahir... Je te dirai tout. Voilà la chose en deux mots: Gustave n'aime qu'Angélique et non pas moi.

CLARA. — Qui?

ANGÉLIQUE. — Une autre Angélique, te dis-je. Radoste y est contraire. C'est un très grand secret, ne le trahis pas, au nom de Dieu!

CLARA *(avec impatience)*. — Mais je n'y entends rien.

ANGÉLIQUE. — Je ne t'en ai déjà que trop dit.

CLARA. — Quoi donc?

ANGÉLIQUE. — Cette haine, cette animosité si cruelle...

CLARA. — De qui?

ANGÉLIQUE. — De Radoste.

CLARA. — Contre qui?

ANGÉLIQUE. — Contre elle.

CLARA. — Mais...

ANGÉLIQUE. — N'aie aucune crainte à mon égard. Gustave ne songe pas à m'épouser.

CLARA. — Ce n'est pas bien. Les hommes doivent toujours vouloir nous épouser, pour éprouver ensuite nos justes dédains: et surtout ce M. Gustave, qui enseigne aux autres comment les femmes doivent être gouvernées.

ANGÉLIQUE. — Ah! ce pauvre Gustave est assez malheureux!

CLARA *(ironiquement)*. — Malheureux?

ANGÉLIQUE. — Il était condamné à avoir des torts envers nous.

CLARA. — Je vois déjà que tu le juges d'un œil moins défavorable.

ANGÉLIQUE. — Je déteste toujours les hommes, mais Gustave a déposé son sort entre mes mains, il faut donc que je le défende.

CLARA. — Oui, tu es enchantée de ta mission.

ANGÉLIQUE. — Enchantée, non; je ne puis pas le trahir.

CLARA. — Ah! trahis-le, ma chère, trahis ce sultan, trahis...

ANGÉLIQUE. — Non, jamais.

CLARA. — Je t'aiderai.

ANGÉLIQUE. — Et cette Angélique si fidèlement aimée...

CLARA. — Je n'y comprends rien encore.

ANGÉLIQUE. — Je t'expliquerai tout.

CLARA. — Parle donc.

ANGÉLIQUE. — Où est maman?

CLARA. — Elle venait de t'appeler.

ANGÉLIQUE. — Maman est si bonne! je lui ferai aussi ma confidence! mais, du reste, pas un mot à personne.

CLARA. — Mon Angélique, que Dieu te protège et te sauve du déshonneur de tomber dans les pièges des hommes! Je vois que ta haine à leur égard faiblit.

ANGÉLIQUE. — Non, non, je le hais comme je t'aime.

(Elles sont au moment de sortir, lorsque survient Radoste.)

RADOSTE *(s'écriant)*. — Mademoiselle Angélique!... Mademoiselle Clara!... je vous prie *(il veut les retenir, mais elles lui échappent)*. Hum! Hum! Gustave est pour quelque chose dans tout ceci... Elles se sont sauvées, Dieu sait pourquoi! Je jurerais que ce jeune fou... Allons, je vais l'attraper lui-même.

(En ce moment, Gustave rentre par une porte essaie de passer inaperçu par l'autre. Mais Radoste le voit et se met à courir après lui en criant.)
Arrête, attends-moi donc!

SCENE VI

RADOSTE. — GUSTAVE.

RADOSTE *(ramenant Gustave par la main)*. — Allons, je t'ai enfin attrapé! *(Il le regarde fixement)*. Explique-moi ce que tu voulais dire avec ton « pardonnez-moi, mon oncle! »

GUSTAVE. — C'était comme ça...

RADOSTE. — Comment, comme ça?

GUSTAVE. — Mais oui, comme ça...

RADOSTE. — Qu'est-ce que cela veut dire?

GUSTAVE. — A peu près rien.

RADOSTE. — Rien.

GUSTAVE. — Oui, rien.

RADOSTE. — Ce n'était rien lorsque tu invoquais mon pardon, lorsque tu me disais d'avoir pitié de ton désespoir?

GUSTAVE. — Mais c'est une chose claire. En amour, il est bien désagréable, quand parfois, et qui peut le nier? un malentendu, une querelle, paraissent exercer toutes les forces du sentiment, provoquent une guerre, un bouleversement; cela met fin à toutes les plaisanteries, c'est chose claire, tu comprends, mon oncle? *(Il veut sortir.)*

RADOSTE *(en le retenant)*. — Attends donc, je n'y comprends rien du tout.

GUSTAVE. — Et moi, je ne sais m'expliquer plus clairement.

RADOSTE. — Pourquoi étais-tu à mes genoux, comme au tribunal de la pénitence?

GUSTAVE *(feignant de se mettre en colère)*. — Ainsi, tu ne me crois pas, mon oncle? Bien, tu ne me crois pas! *(Il marche à grands pas)*. — Je sais donc ce que je ferai, je monterai en voiture, et je m'en irai. Holà! Jean!

RADOSTE (*le suivant et le câlinant*). — Mais, allons donc, mon cher, mon petit Gustave...

GUSTAVE (*avec une colère forcée*). — C'est que, quand je te dis...

RADOSTE. — Eh bien! n'en parlons plus.

GUSTAVE. — Je m'explique clairement, franchement...

RADOSTE. — Allons, je comprends tout, je crois à tout (*à part*). Mais c'est le salpêtre, le feu, la flamme, que ce garçon!

GUSTAVE (*serrant son oncle dans ses bras*). — Mon oncle chéri...

RADOSTE. — Ah! mon bien-aimé Gustave! (*Mélanco-liquement*) tu n'écoutes jamais mes conseils.

GUSTAVE. — Je les écoute, et je les estime. Tu verras si ce que je vais exécuter ne me méritera pas ton éloge.

RADOSTE. — Mais pourquoi, Clara...

GUSTAVE. — Oh! cette Clara, c'est pour moi une véritable malédiction. On ne voit qu'elle partout; c'est partout un obstacle; têtue avec cela comme un jeune coq qui dresse toujours sa fière crête. Sais-tu, mon oncle, pour favoriser l'union générale, sais-tu ce que tu devrais faire?

RADOSTE. — Par exemple?

GUSTAVE. — Tu devrais épouser Clara.

RADOSTE. — Es-tu fou?

GUSTAVE. — Fais-moi cette amitié.

RADOSTE. — Vraiment l'idée est digne de sortir de ta tête.

GUSTAVE. — Clara m'é gêne beaucoup.

RADOSTE (*haussant les épaules*). — Et c'est pour cela que moi, un vieillard, je devrais... Allons donc! D'abord, elle ne te dérangerait pas, si tu ne la déranges. Pour-

quoi veux-tu, par je ne sais quelles menées, lui aliéner le cœur d'Albin?

GUSTAVE. — Albin a déjà rompu.

RADOSTE. — Comment?

GUSTAVE. — Il est amoureux fou d'Angélique?

RADOSTE. — Qui? Albin?

GUSTAVE. — Albin.

RADOSTE. — Ah! ce n'est pas croyable.

GUSTAVE. — Oui, oui, il l'aime à en mourir. Il n'y a plus à en parler, c'est une chose prouvée.

RADOSTE. — Albin, cet Albin!

GUSTAVE. — N'est pas toujours or ce qui brille. Albin est un de ces esprits frivoles qui jurent d'un côté et sont amoureux de l'autre.

RADOSTE. — Mais toi, comment es-tu à présent avec Angélique?

GUSTAVE (*après un moment de silence et en faisant le geste d'imposer ses mains*). — Pour cela, c'est le magnétisme.

RADOSTE (*avec étonnement*). — Quoi! le magnétisme?

GUSTAVE (*après une pause silencieuse*). — Le magnétisme, dit-on, c'est cette force libre qui transmet d'un corps à l'autre les sources de la vie; si j'ai donc assez de forces primitives pour communiquer le feu qui me consume, pourquoi ne réussirais-je pas à imprimer, par une énergique volonté, le cachet de mes sentiments sur une âme jeune, belle et dont la pureté est celle de la neige fraîchement tombée?

RADOSTE. — Je veux être damné, si j'y comprends un mot!

GUSTAVE. — J'aime et l'on m'aimera, est-ce clair?

RADOSTE. — C'est clair, mais c'est un peu présomptueux.

(A suivre).

Femmes d'Emigrés La Vie de l'Emigration

(Suite)

L'émigration de 1848, beaucoup moins nombreuse en France que la précédente (cela s'explique surtout par la part que prirent beaucoup de nouveaux insurgés aux événements de Hongrie, après quoi, ils furent fraternellement reçus par l'hospitalière Turquie et y demeurèrent), se fondit rapidement dans l'ensemble de la grande famille polonaise exilée. Moins dépaycée, elle trouvait une Société nationale déjà toute organisée, avec ses multiples institutions et la sympathie française déjà renseignée.

En dehors de cette part directe prise aux grands événements, certaines femmes d'émigrés — nous pourrions citer des noms, mais nous préférons conserver l'anonymat à toutes ces sœurs franco-polonaises — eurent de touchants héroïsmes conjugués.

L'une d'elles, profondément émue par les regrets de son mari — cette tesknota polonaise, si parfaitement intraductible, où il entre de la nostalgie, mais aussi tant d'autres choses! — et aussi par la tristesse que devait éprouver sa belle-mère lointaine, n'eût-elle pas l'idée téméraire d'aller elle-même là-bas porter des nouvelles et le portrait de l'absent, pour lui rapporter les commissions maternelles? On peut penser quelles difficultés présentait alors (vers 1845) un voyage pareil! Mme N. était accompagnée d'un Polonais, moins compromi- s que son mari, et qui se faisait passer pour son domestique et devait lui servir d'interprète tout en la protégeant. Le portrait qu'elle emportait pouvait passer pour une image de piété, lors des inévitables « révisions », car M. N. y était représenté habillé en Saint Jérôme (son patron). Hélas! toutes

ces précautions furent vaines, ainsi que le courage et la persévérance de cette jeune femme ; très mal — ou trop bien — reçue par les fonctionnaires allemands et russes, elle dut revenir en France, sans avoir atteint Grodno !

D'autres, beaucoup plus tard, devaient être plus heureuses ; l'une d'elles, dont le mari était originaire de Czeszochowa, put même lui en rapporter... un minuscule fragment de l'autel de la Vierge !

Ces femmes-là, qu'on oublie trop actuellement, étaient cependant estimées à leur juste valeur par la société purement polonaise qui se trouvait alors à Paris. L'une de mes grand'mères ne se lassait pas de raconter de quelle charmante façon elle avait été accueillie, à l'un des premiers « Bénits » de Pâques célébrés publiquement à Paris, par la romancière connue, auteur d'ouvrages patriotiques et d'éducation, Mme Clémentine Hoffman, née Tanska, émigrée avec son mari. La sympathie pour la France a toujours été si grande en Pologne que les esprits élevés des deux pays peuvent toujours s'entendre sans effort, et c'est ce qui explique aussi l'attrait qu'exerçait sur la société française de cette époque les réceptions des émigrés fortunés, aristocrates ou littérateurs.

Ils se rencontraient, d'ailleurs, dans maintes réunions. Rappelons que la première institution qui s'occupa de venir en aide aux réfugiés, dès 1831, fut essentiellement franco-polonaise, c'était le Comité que présidait le général Lafayette. La Société de bienfaisance des Dames Polonaises attirait aussi l'élite française à ses ventes de charité, qui avaient lieu à l'Hôtel Lambert. L'Hôtel Lambert ! que de souvenirs évoque ce nom ! Il nous y faudra revenir.

Mais nous parlions d'un « Bénit ». Beaucoup de Français savent déjà que ce repas solennel (et délicieux, toutes les fois que c'est possible !) du jour de Pâques, est une tradition aussi nationale que religieuse. On s'y partage l'œuf dur bénit, en échangeant des souhaits... et la tradition émigrée s'est ajoutée ici à la tradition nationale, en ce sens que le premier vœu de Pâques, comme de Noël, était, d'habitude : « A l'année prochaine ! en Pologne libre ! » Ces vœux s'échangeaient aussi en rompant l'« oplatek », hostie non consacrée, mais bénite, et venant quelquefois de Pologne — avant la Wilja (repas aussi solennel, mais plus simple et maigre) de la veille de Noël, où les différents poissons suivent la soupe aux amandes — tandis qu'à Pâques, les charcuteries et gâteaux variés se suc-

cèdent. Nos femmes d'émigrés furent vite initiées à la cuisine polonaise, si compliquée, mais si raffinée. Nous n'entrerons pas dans les détails que nos lecteurs trouveront ailleurs, s'ils les intéressent, mais notons que les émigrés, même les plus intellectuels, ne dédaignaient pas de montrer eux-mêmes à leur famille la manière de confectionner les plats nationaux : zrazy, pierogi, bigos, barszcz, et pour les originaires de Lithuanie, les célèbres folduny. Et tous aimaient et connaissaient les champignons ! toutes les variétés de champignons, les innombrables qui sont comestibles (et dont beaucoup étaient méconnues alors en France) et les vénéneuses dont il faut se garer.

Ils furent tous pour les champignons de grands initiateurs parmi les Français, parfois effrayés de les voir manger sans crainte de mystérieuses espèces dont nul n'aurait osé goûter. Ils vulgarisèrent aussi les concombres et différentes manières de les préparer, mais en revanche, ils apprirent à se régaler de salade, cette salade qu'on ne sait faire qu'en France, et qui leur avait d'abord paru simplement « de l'herbe » !

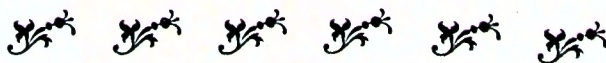
Et c'est ainsi qu'ils s'acclimataient sur cette terre d'exil que leurs compagnes avaient si bien su leur rendre douce — sans essayer pourtant jamais de leur faire oublier la Pologne. Elles auraient pu pourtant, à bon droit, s'en montrer jalouses, car elle fut toujours leur rivale.

Mais non ! ces mères ont puissamment contribué à former la mentalité franco-polonaise *de naissance* — double et réciproque sympathie nationale — qui s'est faite chair, pourrions-nous dire, et qui, de l'esprit, du sentiment, est passée dans le sang.

Elle tend, bien entendu, à disparaître, car les fils et petits-fils d'émigrés deviennent de plus en plus rares, mais son rôle est accompli, puisque pendant trois générations, elle fut une force réelle et bien-faisante pour les deux nations. Les femmes d'émigrés devenues en quelque sorte des étrangères sur leur propre terre natale, par leur acceptation d'une nouvelle patrie que la plupart ne virent jamais, eurent la gloire de former toute une armée de franco-polonais dignes des deux pays.

Ce qu'ils furent — ce qu'ils firent — nous ne parlons pas des exceptions brillantes, mais de la masse, on l'oublie trop aussi, et nous essaierons de l'expliquer une autre fois.

J. BOUIC GASZTOWTT.



MARIETTE ET LES GNOMES

par Marie KONOPNICKA (Suite)

RESUMÉ DES PRÉCÉDENTS CHAPITRES

Le renard Grassot a égorgé les oies de Mariette Porpheline, mais la reine Tatra, près de qui l'a conduite le gnome Terre-à-Terre, les lui a ressuscitées.

Les autres gnomes et leur roi Brillot se sont installés pour la saison chaude dans la Vallée-des-Rossignols, près de la chaumière où demeure avec ses deux garçonnetts, Jacquot et Albert, le pauvre paysan Gratton, que la misère a rendu paresseux et méchant.

Le bon roi s'ingénie à rendre à Gratton l'amour de la terre, en lui procurant des mirages qui lui montrent la jachère couverte d'épis argentés ou dorés, sous le reflet de la lune ou du soleil. Mais c'est en écoutant chanter Maître Sarabande, le grillon, que le courage lui vient.

Maître Sarabande a un rival, la grenouille, Moitié-de-Seigneur. Elle chante si fort, en dépit des plaintes des nénufars, que la gorge lui en crève.

L'heure de midi était chaude et lourde. Les faucheurs finissaient de faucher la prairie. Leur longue file avançait en cadence ; en cadence se tendaient leurs dos et leurs bras sous les chemises de lin qui luisaient au soleil. En cadence, les faux s'enfonçaient dans l'herbe à ras de terre. Dans le fossé, près d'un poirier, il y avait déjà des pots avec des pommes de terre dorées, et des pots blancs de lait. Les enfants qui les avaient apportés des chaumières jouaient aux devinettes, assis en groupe sur la butte, en jupons bleus, en vestes rouges, comme des coquelicots et des bleuets.

Tout à coup, ils virent dévaler de la lisière du bois un petit homme qui se dirigeait droit aux pots. C'était Rondouillard, le page de Sa Majesté le Roi Brillot. Il ne pouvait supporter la chaleur, à cause de son trop fort embonpoint ; aussi avait-il pris une cuiller et un bol, et il était allé trouver les faucheurs, pour se rafraîchir avec un peu de lait caillé.

Les enfants furent terrifiés. Ils le regardèrent s'approcher du premier pot et y prendre du lait, qu'il versa dans un bol d'or. Il l'avait déjà presque rempli, et il était en train de ramasser la crème sur les bords des pots, quand éclata dans l'air le cri perçant d'une foule de voix grêles :

— Notre musicien est mort !

Rondouillard entendit ces cris, laissa tomber bol et cuiller dans l'herbe et se précipita au galop vers le bosquet, sans plus réfléchir. Ce fut seulement alors que les enfants virent son capuchon rouge qui flottait derrière lui.

— Un gnome ! un gnome ! hurlèrent-ils tous à la fois, et ils coururent en criant vers le village comme des moineaux effarouchés.

Cependant, le bol d'or que Rondouillard avait jeté dans l'herbe, roula sous un églantier, où il demeura.

Il se faisait un effroyable branle-bas dans la Vallée des Rossignols, quand Rondouillard y arriva. Tout ce qui vivait s'était porté au secours de Moitié-de-Seigneur et cherchait en lui quelque trace de vie. Les uns le secouaient, les autres le frictionnaient ; d'autres le faisaient rouler ; d'autres encore lui brûlaient sous le nez une plume de corbeau. Pierrot courait avec un seau et lançait de l'eau sur le blessé et sur les sauveurs.

Mais tout cela en vain. Moitié-de-Seigneur gisait insensible, sans pouls et sans haleine, les yeux blancs, les pattes pendantes, un vrai cadavre ! Il n'y avait qu'à l'enterrer.

Passait alors par le bosquet une vieille bonne femme qui cueillait des herbes. Cette mère-grand était sèche comme une branche morte ; son visage était aussi noir que les champignons des souches, et elle était tellement courbée à cause de sa grande vieillesse qu'elle ne pouvait relever la tête. En marchant, la vieille béquillait avec le bâton qui lui servait à se tenir sur ses faibles jambes. Et lorsqu'elle trouvait une herbe, elle se mettait à lui parler d'une voix basse et saccadée :

— O rossolis ! rossolis ! disait-elle. Tu portes mille feuilles ; sur chacune d'elles est une goutte de rosée : dans chaque goutte, le clair soleil se mire, et il t'a donné de la force, une grande force. Tu es bon pour les maux d'yeux, pour les jeunes et pour les vieux. Viens dans mon panier !

Et la vieille arrachait une poignée d'herbe fraîche et continuait, en marmottant faiblement.

Tout à coup, elle se remet à parler :

— O toi l'herbe, l'herbe verte ! Joubarbe, jeune gailarde ! De la colline au vallon et de la vallée au mont, tu vas, tu vas, tu chemines, t'enfonçant dans les ravins ; tu ne sens pas le sentier, car ils sont en or, tes pieds ! Tu vois si le Roi arrive, tu guéris les douleurs vives. Viens dans mon panier !

Elle arracha une autre poignée d'herbe et murmura en s'en allant :

— O toi, ô toi, serpolet ! Que ton souffle est parfumé ! Tu es bon pour les malades, la tristesse et les chagrins, les maux des os et des reins. Dans mon panier, viens !

Elle cueillit un moment en silence les feuilles parfumées. Puis, les poings sur les hanches, elle redressa un peu son dos, et, regardant le bosquet de ses yeux bleus, elle se mit à chanter :

La mère a entendu pleurer
Son pauvre enfant abandonné.
Elle s'est levée dans sa tombe,
A regardé dans la nuit sombre.

Et voilà qu'elle entend passer

La noce et le ménétrier.

La noce de la belle-mère...

Et l'orphelin retient ses pleurs amers,

Et l'orphelin retient ses pleurs amers...

La voix faible, étouffée, s'entendait à peine dans le bosquet; puis elle se tut. Et de nouveau, la mère-grand se courba, soupira, et se remit à cheminer.

Soudain, elle s'arrêta et agita son bâton :

— Et toi, bouillon blanc, claire demoiselle ; Tu te tournes vers le soleil, et ton fin visage se dore. De toi, une liqueur sort qui guérit les enrhumés. Viens dans mon panier !

Elle cueillit les fleurs à longue tige, en écartant les abeilles dont l'essaim bourdonnait autour d'elle. Puis, elle poursuivit son chemin en marmottant. Mais elle s'arrêta bientôt :

— O toi, l'absinthe, plante amère ! Peu ou prou, je te cueillerai. Sans l'amertume, qui vivrait ? Viens dans mon panier !

Mais cette absinthe et ce bouillon blanc l'avaient amenée hors du bosquet, dans la jachère, juste à la lisière de la prairie que les faucheurs finissaient de faucher, dans le fossé où poussait le buisson d'égantier, tout près du poirier sauvage.

La vieille s'approcha du buisson en marmottant :

— O toi l'égantier ! Ô toi l'égantier ! Au-dessus du seuil, il faut l'accrocher. Car, où se trouve l'égantier, la male-peur ne peut passer. Viens dans mon panier !

Elle s'arrêta un moment, regarda, et elle allait repartir, quand elle heurta de son bâton une racine qui surgissait de terre. Ses yeux brillèrent, son visage s'éclaira soudain. La vieille se baissa et se dépêcha de piocher, en murmurant :

— O toi mandragore à tête de mort ! C'est dans la marmite sombre qu'on te fait bouillir dans l'ombre pour ressouder les os brisés. Viens dans mon panier !

La mère-grand tira à elle la racine, que la terre tirait de son côté.

Tout à coup, un faible cri se fit entendre.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? demande la vieille. Est-ce que c'est la mandragore qui crie de se voir prise ?

Elle laissa la racine et tendit l'oreille. Il lui semblait que c'était une voix humaine. La grand'mère se mit à marcher à pas pressée, en boitillant, se soutenant comme elle pouvait avec son bâton et tout essoufflée. La voix se faisait entendre toujours plus proche. A la fin, la vieille sortit de la jachère et parvint au bord du ruisseau. Elle voit une foule de gnomes qui entourent une grenouille inerte. Ils joignent les mains, pleurent et se lamentent :

— Notre musicien ! Notre musicien est mort !

La mère-grand n'est ni surprise ni effrayée. Elle a vécu tout un siècle avec des merveilles. Qu'est-ce que c'est, pour elle, qu'une merveille ?

Des gnomes, elle en a vu aussi, dans sa longue vie, et plus d'une fois. Que lui importent les gnomes ! En clignant de ses yeux bleus, elle s'approche et demande :

— Qu'est-il arrivé ?

Alors, les gnomes lui crient :

— Ah ! la gorge a crevé à notre musicien ! Grand'mère, sauvez notre musicien !

La vieille hoche la tête, secoue une des pattes de la grenouille, lui en secoue une autre. Un cadavre ! Enfin, appuyant sa vieille oreille sur la poitrine insensible, elle écoute.

Elle écoute, et de sourire ! Un souffle de vie palpite encore dans le déplorable Moitié-de-Seigneur. Alors, la mère-grand relève la tête et dit :

— Que l'un de vous se précipite par delà les trois monts, par delà les trois mers, dans le désert, au bout du monde, à ma chaumière, et qu'il me rapporte au plus vite l'aiguille d'or avec son chas. Qu'il me rapporte aussi des soies. Nous pourrions sauver la grenouille.

Pierrot s'élança à toutes jambes vers la chaumière de Gratton et se mit à implorer l'hirondelle :

Hirondelle, hirondelle !

Prends-moi vite en selle

Et me porte à tire d'ailes,

Par delà les monts, par delà les ondes,

Tout au bout du monde,

Tout là-bas, à la chaumière

De notre vieille grand'mère.

Il me faut lui rapporter

De sa soie une aiguillée,

Tandis que les herbes bouillent

Pour notre pauvre grenouille.

L'hirondelle gazouilla, prête à rendre service. Pierrot s'élança sur elle, et frrrrrrt !... Tout ce que vous en auriez vu, c'est que le vent paraissait les avoir emportés.

Pendant ce temps, la vieille alluma le feu, en croisant les brindilles. Elle fit bouillir les herbes et en frotta la gorge de Moitié-de-Seigneur. Les gnomes l'assistaient de leur mieux. L'un apportait des branches, l'autre attisait le feu, au moyen d'un soufflet ; un autre tenait la marmite, et le charitable Roi, lui-même, soutenait la tête de Moitié-de-Seigneur. Chaque fois qu'il le regardait, des perles roulaient de ses yeux et tombaient à terre.

Le temps de dire trois « Ave » et les ailes agiles de l'hirondelle battirent au-dessus de la vallée. Pierrot sauta légèrement à terre en la remerciant, et tendit à la vieille l'aiguille d'or et le fil de soie.

La vieille prit ses lunettes et les posa sur son nez. Elle enfila l'aiguille et se mit à recoudre la gorge de la malheureuse grenouille. Les gnomes l'entouraient, en se tirant le nez et en regardant par-dessus la tête de leurs voisins. La vieille, ayant fini de recoudre la peau crevée de Moitié-de-Seigneur, lui passa de l'angélique sous le nez et souffla sur lui par trois fois.

Alors, la grenouille éternua en coup de canon !

Les gnomes reculèrent de frayeur et de surprise. Moitié-de-Seigneur ouvrit un œil, le referma, ouvrit l'autre, regarda et commença à se redresser. Il se releva, s'assit et chercha sa musique. Puis, la prenant entre ses pattes, il ouvrit la bouche pour chanter.

Il l'ouvrit, mais la voix n'en ressortit point ! Il l'ouvrit plus largement encore, mais en vain, et il n'en vint qu'un coassement étranglé.

Infortuné Moitié-de-Seigneur ! Jamais, tu ne rivaliseras, dans son chant sublime, avec Maître Sarabande !

..

Tandis que l'orpheline se récriait en pleurant de joie, la reine Tatra la toucha du doigt et lui dit :

— Mariette !

La fillette sursaute, regarde et demande :

— Qu'y a-t-il ?

Elle est couchée sur un banc, sur une masse de foin frais recouvert d'un bout d'étoffe. Près du banc, une

table de sapin, où se trouvent quelques pots renversés, le fond en l'air. Plus loin, un grand poêle. Un chat roulé en boule et une masse de branches mortes, liées d'une corde, sont devant la cheminée. Un peu plus loin encore, un seau d'eau avec un broc. Par la vitre cassée entre dans la chaumière une branche de lilas couverte de feuilles sombres. Deux garçonnets aux cheveux blonds sont assis sur un escabeau, au chevet de l'orpheline. Leurs chemises de grosse toile s'ouvrent sur leurs poitrines ; les rayons rouges du couchant pénètrent à travers les feuilles du lilas et tachent de ronds dorés les poitrines des petits garçons.

Mariette a très chaud, et quelque chose lui serre la tête. Elle y touche ; sa tête est entourée d'une bande de linge.

A son mouvement, les deux garçonnets s'élancent vers elle :

— Comment te sens-tu ? demande le premier.

— Veux-tu boire ? dit le second.

Mariette les regarde, mais sans les reconnaître :

— Qui êtes-vous ? demande-t-elle.

— Nous sommes les fils de Gratton ; lui, c'est Jacquot, et moi, je suis Albert, répond l'aîné.

— A qui est cette chaumière ?

— A qui pourrait-elle être ? Elle est à Gratton.

— Pourquoi est-ce que je suis ici ?

— C'est papa qui t'a apportée, et voilà !

— Et où m'a-t-il trouvée ?

— A la lisière du bois. Papa revenait de la ville et il passait par la forêt pour y prendre un nouveau bâton, parce que le sien s'était cassé. Il voit un chien jaune qui pleure et qui le tire par sa casaque pour l'amener aux buissons.

— Mon Rougeaud ! s'écria Mariette. Est-ce qu'il ne lui est rien arrivé de mal ?

— Eh ! lui n'a rien attrapé, répondit Jacquot en riant. Mais toi, pauvre petite, papa t'a trouvée sans connaissance et c'est pour cela qu'il t'a apportée à la maison. Voilà !

— Et ma maîtresse ?..

— Eh !... qu'est-ce que cela peut te faire, ta maîtresse ! Il vaut mieux rester avec nous. Nous avons déjà demandé à papa qu'il ne te rende pas à ta maîtresse.

— Papa a dit, ajouta Jacquot, qu'il n'a pas beaucoup de pain, mais qu'il partagera tout de même avec toi, car il y a de quoi manger dans la forêt, à présent, et il n'y aura pas la famine !

Alors, Albert :

— Oh ! comment pourrait-il y avoir la famine ? Est-ce qu'il n'y a pas des fraises, et des myrtilles, et des champignons ? On trouve même encore, par ci, par là, des noisettes de l'an dernier.

— Papa a même levé sa lanière sur nous, s'écria Jacquot en riant, parce que nous nous obstinions trop !

— Il vous a battus ? Pourquoi ? demanda Mariette, effrayée.

— Eh ! nous battre ! il ne nous a pas battus ! Il a seulement voulu nous faire un peu peur, dit Jacquot, en continuant à rire. Mais nous avons continué à le prier, sans faire attention à la lanière.

— Alors, votre papa me laissera ici ?

— D'abord, il ne voulait pas te laisser, expliqua Albert, parce qu'il a dit qu'il fallait demander au Village de la Faim à qui appartenait cette petite.

— Il l'a demandé ?

— Eh oui ! Pourquoi ne l'aurait-il pas demandé ? Et il a appris des choses sur ta maîtresse !

— Quoi donc ?

— Quoi donc ? Elle se lamentait parce que les loups l'avaient mangée, et puis, elle se lamentait parce qu'ils ne l'avaient pas mangée, et que tu étais seulement malade, dans cette chaumière-ci. Qu'est-ce que je ferais, disait-elle, d'une bergère malade ? J'ai déjà trouvé une autre bergère, je dois la garder.

— Alors, les oies sont là ? demanda joyeusement Mariette, en se soulevant sur le banc.

— Elles sont là ! quatre blanches et trois grises ! Pour sûr !

— De jolies oies, de belles oies ! ajouta Jacquot avec gravité.

Mariette referma les yeux et soupira comme si on lui avait enlevé une pierre qui pesait sur son cœur.

Les garçonnets babillèrent encore, mais Mariette ne les entendait plus ; le sommeil l'avait saisie tout d'un coup, à cause de sa grande faiblesse.

Quand elle se réveilla de nouveau, le crépuscule tombait. Le soleil avait disparu. Personne dans la chambre. Par la porte entr'ouverte, Mariette voyait rayonner vers elle les étoiles d'or. Dans leur pèlerinage à travers le ciel de saphir, elles jetaient en passant un coup d'œil sur l'orpheline, pour savoir si elle se portait bien.

La porte branla, quelque chose se précipita dans la chaumière, heurta le banc et s'élança sur la fillette.

— Rougeaud ! mon Rougeaud ! s'écria Mariette d'une voix faible en embrassant le chien. Tu n'as pas oublié Mariette l'orpheline ?

Et de ses yeux jaillirent des larmes abondantes et douces. Pendant ce temps, Rougeaud grognait de joie, remuait la queue et léchait les mains hâlées.

O Mariette l'orpheline ! Plus d'une chose en ce monde se passe comme un rêve étrange et doré, et plus d'une larme est essuyée dans un tel rêve, par une main miséricordieuse.

Cependant une grande stupéfaction saisit le Village de la Faim, lorsqu'une nouvelle gardeuse conduisit les oies au pré. Les gens regardaient, hochaient la tête, méditaient sur ceci et cela et tâchaient de deviner.

— Est-ce que ce sont les mêmes oies ? Qu'en pensez-vous, ma commère ?

— Comment dire ? Je ne vois pas bien. C'est possible que ce soient les mêmes ; c'est possible que c'en soient d'autres. La grise paraît plus grande et plus grasse.

— Mais est-elle vraiment plus grande ? Il me semble, à moi, qu'elle est plus petite.

— C'est drôle, tout ce que les gens ont raconté de ces oies ! On disait qu'elles avaient été étranglées, et les voilà qui marchent !

— Vraiment, vraiment, c'est curieux !

Et les commères se séparaient, en hochant la tête d'étonnement. Mais plus que les commères, s'étonnait le renard Grassot. En cachette, silencieux, il filait à la lisière du bois, tantôt plus à droite, tantôt plus à gauche, et il regardait sournoisement la bergère et son petit troupeau.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? marmottait-il. Qu'est-ce que cela veut dire ? Est-ce que je n'ai pas déjà étranglé ces oies ?

Même, à ce souvenir, il léchait largement son museau de bandit.

— D'où vient que les revoilà vivantes ?

Inquiet, effleuré d'un mauvais pressentiment, il courut, ventre à terre, en rasant les arbres, vers la clairière où il avait caché les oies étranglées. Il regarda : le duvet de neige blanchissait encore les herbes, mais des oies, nulle trace !

— Je suis volé !... Je suis dévalisé !... Je suis ruiné !... s'écria le vaurien de toutes ses forces, comme s'il avait été un honnête animal, auquel un brigand aurait dérobé le fruit de son travail. Et, de rage, il se roulait par terre.

Tout à coup, il aperçut un petit animal jaune, qui se dressait sur ses pattes de derrière dans l'herbe haute, ses oreilles rondes, toutes droites, et qui regardait son désespoir d'un oeil noir et pénétrant.

Grassot se releva, en grande colère, et comme ce vaurien était non seulement cruel, mais pervers, il hurla et grinça des crocs.

— Toi, qui fais le badaud, tu te crois au spectacle ! Voyez-le se dresser sur ses pattes comme s'il était au théâtre ! Tu dois savoir qui m'a volé mes oies, puisque tu regardes ainsi. Attends un peu, que je me paye sur ta peau ! Tu vas me répondre de cela ! C'est dans un mauvais moment que tu m'es tombé sous les yeux !

Il se serait peut-être jeté tout de suite à la gorge du mulot, mais la pauvre bête retomba dans l'herbe aux premiers mots de Grassot et trotta vers son terrier, épouvanté d'avoir offensé un animal si formidable.

Grassot ne le poursuivit pas cette fois ; il avait étranglé un pigeon et se sentait rassasié, l'ayant croqué jusqu'au dernier os. Mais il fit un geste de menace vers l'herbe qui tremblait encore de la fuite du mulot.

— Attends un peu ! Nous nous rencontrerons encore, et je serai à jeun !... Je réglerai mes comptes avec toi, espion !

Et il s'en alla dans la forêt, tout bouillant de rage et reniflant d'une façon terrible.

La nuit de la Saint-Jean

I

Les voisins ne reconnaissaient plus le pauvre Gratton.

Après cette nuit de printemps où les chants de Maître Sarabande s'étaient envolés parmi les parfums des fleurs et des herbes humides, Gratton se leva du seuil de sa chaumière, en se sentant un autre homme.

Était-ce un ensorcellement ?

Non, ce n'était pas un ensorcellement. Mais c'était la première fois que la pensée ensommeillée du malheureux se réveillait ; la première fois qu'il ressentait de l'amour pour ce morceau de terre abandonné depuis tant d'années, pour ce bout de terrain qui s'étendait infertile sous le ciel, dont le divin soleil, pourtant, brillait pour lui aussi, et dont les pluies abondantes l'arrosaient.

C'était la première fois que Gratton ressentait un grand désir de travailler, et par conséquent, une grande force.

Cette force pénétrait si bien sa poitrine, ses mains, ses bras, qu'à peine put-il attendre le matin sans rien faire. La poignée de paille sur laquelle il dormait lui parut, cette nuit-là, une fourmilière, un lit de torture.

— Que de biens et de vies gaspillées ! Que de forces oisives en moi et en cette terre qui se sont perdues !

Pourquoi cette heure n'est-elle pas venue pour moi il y a un an ou deux ?

La terre patiente et bonne l'a attendu ! Elle l'a attendu en se parant de fleurs et d'herbes sauvages comme une bohémienne, puisque son travail à lui ne l'avait pas revêtue d'épis d'or.

A présent, il va l'orner, la vivifier ; à présent, il est son fils, et elle est sa seule mère.

Les coqs chantaient déjà, lorsque Gratton s'endormit à la fin, fatigué par ses pensées. Il rêvait qu'il marchait dans le ciel d'azur ; il moissonnait les étoiles, avec la lune pour faucille, et les mettait en grands tas aux pieds de Dieu.

Un rêve doré, voilà tout !...

A peine l'aube apparut-elle que Gratton prit l'argent du pot, caché dans la paille du grenier, et s'en alla faire la commande d'une charrue et d'une herse chez le charbon Adalbert, à l'autre bout du village. Le chemin, à travers le village, était encore désert et tranquille. Mais Adalbert, assis à califourchon devant la chaumière, tailait déjà un timon, en sifflant pour le sansonnet qu'il gardait chez lui depuis des années.

A peine Gratton se montra-t-il sur le chemin que le sansonnet se mit à siffloter :

— Adalbert ! Adalbert ! Adalbert !

Le vieux fit signe de la tête et dit :

— Voilà une visite.

— Une visite ! une visite ! une visite ! siffla le sansonnet d'un ton suraigu.

A ce moment-là, Gratton s'approcha :

— Béni soit le Seigneur !

— Dans les siècles des siècles ! répondit Adalbert, et le sansonnet avec lui.

— Voilà un oiseau malicieux ! dit Gratton avec admiration. Il a dû faire ses études chez le chantre ?

— Mais non, répondit Adalbert. Je m'en suis chargé tout seul. Un vieil homme, solitaire, dont les proches sont morts, ne sait avec qui causer. Du moins, il peut parler à un animal... Qu'est-ce qu'il vous faut ?

— Une charrue, une forte charrue.

— Pas possible ! Qu'est-ce que vous voulez labourer ? Et pour qui donc ?

— C'est pour moi-même, pour moi et mes enfants, pour notre pain, que je veux labourer un bout de terre, celui qu'on appelle la Jachère.

— Oh ! s'étonna Adalbert. Pour cette terre-là, c'est un canon qu'il faut, et non une charrue. C'est une terre vieillie, ensauvagée... Ce sera pénible.

— Pénible !... pénible !... pénible !... cria tout à coup le sansonnet. Et il se mit à tousser et à souffler comme un homme fatigué, car il savait aussi faire cela.

Gratton se sentit un peu mal à l'aise. On eût dit que la torpeur allait le ressaisir... Mais il la secoua tout de suite et dit :

— La charrue doit être forte, parce que la terre est forte, le travail fort et l'ouvrier fort !

Il se mit à rire en tendant ses poignets musculeux, qu'il regarda galement.

— Eh bien ! on la fera, conclut Adalbert.

— On la fera... on la fera !... cria le sansonnet, en battant joyeusement des ailes.

Les yeux de Gratton brillèrent ; il se sentit une grande force d'âme et dit :

— Adalbert, faites-moi un timon tel que la pierre s'écartera d'elle-même à droite ou à gauche, comme elle se trouvera quand je m'appuierai sur lui. Faites-moi un soc vigoureux qui luise comme le soleil, qui pénètre au

cœur de la terre et fasse place au grain dans ce cœur même. Un soc bien juste, qui retourne proprement les mottes, droit du levant au couchant, alignées comme pour la danse. Faites-moi un anneau solide et un large timon. Et prenez le meilleur bois, non pas celui de la forêt, mais celui de la clairière : il a entendu le chant de l'alouette et les airs des pipeaux, et il connaît les champs. Faites-moi une charrue comme cela.

— Charrue... charrue... charrue..., cria le sansonnet, d'une voix perçante, pour couvrir celle de Gratton.

Adalbert souriait avec bonté et hochait sa tête blanche.

— Comme vous voudrez, dit-il, enfin, lorsque l'oiseau se tut un moment, comme vous voudrez ! Je sais faire une charrue de paresseux et une charrue de travailleur. Je sais faire une charrue pour un seigneur et une charrue pour un paysan. Ah ! oui, je sais aussi en faire qui entrent dans la terre comme dans du beurre, même s'il y a pierre sur pierre.

— Travaillez avec Dieu et au bon moment, répondit Gratton, en dépliant le mouchoir où était son argent. Je vous donne ce que j'ai ; faites aussi une herse.

— Et pourquoi ne ferais-je pas une herse ? dit Adalbert en riant. J'en ferai une qui sera aussi bien endentée qu'un loup. Elle vous peignera la terre comme les femmes peignent le chanvre. J'en fais mon affaire !

— Alors, que le Seigneur soit avec vous, dit Gratton, dont les mains tremblaient de l'envie de saisir sa hache, et de se mettre à défricher. Je reviendrai dans huit jours.

— Dans huit jours, répéta Adalbert. Dieu vous aide dans votre travail !

— Aide..., aide..., aide..., cria le sansonnet par derrière Gratton, qui s'en retournait dans sa chaumière et marchait aussi vite que s'il avait rajeuni de dix ans.

(A suivre.)

NOTRE ACTION



Notre Secrétaire générale, Mme Bailly, vient de rentrer à Paris, après un séjour de six semaines en Pologne. Elle rendra compte de son voyage à nos lecteurs dans le prochain numéro du Bulletin.

NOS ENVOIS DE LIVRES EN POLOGNE

Nos amis ne nous oublient pas. Mlle CHABREDIER est venue à nos bureaux, apportant, de la part des élèves de Mlle CAILLIÈRE, une collection des *Veillées des Chaumières*, et de la part des élèves de l'INSTITUTION SAINT-CROIX, à Neuilly, un livre de prix, 10 volumes classiques (Molière, La Fontaine, Corneille), et 3 Livres Roses.

Le Maître G. LACOUR-GAVET nous a fait remettre des collections du *Monde Illustré*, de la *Revue Mondiale* et de la *Revue Critique des Idées et des Livres*, un ouvrage sur Léonard de Vinci, et des brochures diverses.

A M. Jean BOURGOIN, nous devons les *Leçons de Littérature française*, de Petit de Julleville; les *Morceaux choisis*, de Feugère; *Le Tour de France par deux enfants*, et divers ouvrages classiques.

A M. Emile LANGLADE, les spirituels *Contes Bleus*, de Laboulaye; les *Mémoires d'un Ane*, et deux autres livres de lecture.

M. FONTAINE, Inspecteur général de l'Instruction publique, nous a remis par les bons soins de M. Charles L'HÔPITAL, Inspecteur d'Académie, près de 200 livres scolaires et brochures sur la guerre.

Mmes les Professeurs de l'ÉCOLE NORMALE D'INSTITUTRICES DE LAVAL ont envoyé des œuvres qui nous sont bien souvent demandées : le *Petit Roi*, d'André Lichtenberger; la *Neige sur les pas*, d'Henri Bordeaux; les *Comédies et Proverbes*, d'Alfred de Mus-

set; l'*Introduction à la Vie dévote*, de saint François de Sales; une grammaire, et 3 recueils de morceaux choisis.

De M. CUNRADI, 22 ouvrages classiques.

D'un ami anonyme, les œuvres de Racine et de Molière.

Du capitaine CODECHÈVRE, 3 volumes de contes, de Maupassant; la *Chartreuse de Parme*; *Trois grands Ministres*, par Henri Martin; les *Leçons de Psychologie* et les *Leçons de Morale*, de Marion; les *Marais de Saint-Gond*, par Charles Le Goffic; des œuvres de Racine, Boileau, Descartes, etc. En tout 37 ouvrages.

Mme Yvonne SARCEY a de nouveau réuni pour nous d'intéressants ouvrages : *Pour et par la Terre*, de Victor Boret; le *Livre de la Jeune Fille*, la *Tueuse*, de Gustave Guiches, etc.

Du Lycée d'ANNECY, par MM. BERNUS et DUMONT, professeurs : 14 ouvrages classiques, 3 volumes de la *Géométrie*, de Girard; le *Précis de Mécanique*, de Tournois; un ouvrage sur Sobieski; les *Associations économiques des paysans polonais sous la domination prussienne*, par le comte SZEMBÉK, les *Slaves*, de Mickiewicz (édition de 1849), etc.

Que tous ces généreux donateurs soient vivement remerciés par nous, comme ils le seront par leurs amis polonais.

Mlle Françoise LAPRUN, sœur de notre aimable Josette, offre à ses compagnes de Pologne, par notre entremise, une boîte de jeux de société.

UN GROUPE SCOLAIRE A VERSAILLES

C'est au Lycée HOCHÉ, à Versailles, que s'est fondé le plus récent de nos groupes scolaires d'« Amis de la Pologne ».

Il faut en féliciter le très dévoué Président du Comité versillais, le général BOM, et M. SALÉ, Proviseur, dont la sympathie pour la Pologne est aussi ancienne qu'active.

On nous annonce la formation d'un groupe analogue au LYCÉE DE JEUNES FILLES de Versailles.

Nous avons eu le plaisir de remettre à Mme CHMIELINSKA, de l'*Opieka Polska* (l'Œuvre polonaise de secours, 6, quai d'Orléans), 4 volumes de Balzac, dans la traduction polonaise de Boy.

Nous supplions nos abonnés de ne s'en prendre qu'aux mauvais services de la poste, si leurs numéros ne leur parviennent pas. Nous vérifions les adresses, à chaque départ, avec le plus grand soin, et toujours quelque réclamation nous parvient. Que nos lecteurs veuillent bien nous indiquer les numéros qui leur manquent, et nous nous ferons un devoir de les leur procurer.



OUVRAGES RECOMMANDÉS

PAUL CAZIN

DÉCADI

OU LA PIEUSE ENFANCE

Un volume de 7 francs, chez Plon.

Nos lecteurs savent tous que Paul Cazin est l'homme de France qui connaît le mieux la langue et la littérature polonaises. Nous lui devons de parfaites traductions de Reymont (*L'Apostolat du knout*, chez Perrin), de Weyssenhoff (*Vie et Opinions de Sigismund Podfilipski*, chez Plon), de Pasek (*Mémoires*), etc.

Mais Paul Cazin prend aussi place parmi nos meilleurs écrivains français. Les Polonais, dont il soutenait la cause dès avant la guerre, seront heureux du succès qui a accueilli son premier ouvrage : *L'Humaniste à la guerre* (couronné par l'Académie française, prix Marcelin Guérin). Ces notes prises au jour le jour dans les tranchées sont vraiment d'un humaniste, que sa culture élève au-dessus des sensations violentes, des sentiments outrés et des jugements déclamatoires qui font, en général, la littérature de guerre si pénible et si creuse. L'ironie et la pitié sourient dans les pages de Cazin. Et sa subtile intelligence, nourrie des textes grecs et latins, met la Grande Guerre à sa vraie place dans l'histoire de notre pauvre humanité.

Quant à ce *Décadi*, qui vient de paraître, nous l'attendions impatiemment, nous qui avions eu la bonne fortune d'entendre l'auteur nous en lire les premières pages. C'est l'histoire d'un garçonnet dans une petite ville de province. Il est dédié au comte Edouard Raczyński, et contient maintes allusions à la Pologne, mais c'est, du reste, l'œuvre la plus française qui soit. Française par son esprit fin et drôle, aux trouvailles d'un comique irrésistible sous des airs de candeur ou de solennité; française par la mesure exquise de la forme, qui conserve la grâce et le trait dans les discussions les plus élevées comme dans les descriptions les plus réalistes. Le livre s'apparente à ceux d'Anatole France, pour la verve et les silhouettes. Il rappelle les classiques, — La Bruyère — par son style plein et pur, où l'on sent tous les sucs et tout le charme du terroir. Un chef-d'œuvre, enfin, qu'il faut non seulement lire, mais posséder dans sa bibliothèque.

R. B.

LE "JOURNAL DE POLOGNE"

Quotidien du soir paraissant en français
à VARSOVIE, 54, Nowy Swiat

Directeur : Frédéric DELAGNEAU - Rédacteur en Chef : Robert VAUCHER

Le "JOURNAL DE POLOGNE" est le seul quotidien servant de trait d'union entre la France et la Pologne. Il est le mieux renseigné sur toutes les questions politiques, littéraires, économiques et financières concernant la Pologne et l'Est européen. Il donne des chroniques régulières sur l'action des "*Amis de la Pologne*".

Le "JOURNAL DE POLOGNE" vient d'instituer des services économiques donnant des renseignements gratuits sur toutes les questions d'importation et d'exportation, intéressant la France et la Pologne, sur les Bourses de Pologne et valeurs polonaises cotées aux Bourses de Paris et de Lille.

S'adresser aux Services Parisiens
9, rue Richempanse, PARIS (8°)

Abonnement : Un an, 70 fr. ; Six mois, 36 fr.

LA POLOGNE

POLITIQUE, ÉCONOMIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

7, RUE DE POITIERS, PARIS (7^E)

TÉLÉPHONE : FLEURUS 23-71

LA POLOGNE publiée par l'Association France-Pologne est la Revue indispensable à toutes les personnes qui s'intéressent à la vie polonaise.

Ses informations concernent toutes les questions politiques, économiques, financières, scientifiques et artistiques.

Elle est devenue l'organe de la *Chambre de Commerce Franco-Polonaise*, qui réunit les principaux industriels, commerçants, financiers des deux nations ; de grands groupements tels que la *Société Frédéric Chopin*, etc. Elle est envoyée gratuitement aux membres de l'*Association France-Pologne* et de la *Chambre de Commerce Franco-Polonaise*.

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois. Le numéro : 1 fr. 25. Abonnement : France et Étranger, UN AN, 20 fr.

LES AMIS DE LA POLOGNE

7, Rue de Poitiers, PARIS (7^e) — Téléphone : Fleurus 23-71

Sous la Présidence d'honneur de M. le Ministre de l'Instruction Publique.

Président : LOUIS MARIN, Député ; *Secrétaire Générale* : ROSA BAILLY ; *Trésorier Général* : HENRI DE MONTFORT.

Membres du Conseil d'administration : Mlles MESPOULET, L. VEYRE ; MM. CHABRIÉ-TOMASZEWICZ ; KERVAREC, agrégé d'histoire ; CHARLES MARIE, Docteur ès-sciences ; A. MERLOT, Directeur de la *Pologne* ; TIRMAN, Conseiller d'Etat, etc.

Sous le patronage de :

M. le Maréchal JOFFRE, Mgr BAUDRILLART, MM. BARTHOU, BERGSON, BIGOURDAN, PAUL BOURGET, JULES CAMBON, DENYS COCHIN, ALFRED CROISSET, MAURICE CROISSET, RENÉ DOUMIC, P. DE LA GORCE, LACOUR-GAYET, JEAN RICHEPIN, CHARLES RICHEL, membres de l'Institut ; ABEL LEFRANC ; GEORGES RENARD, professeurs au Collège de France ; AULARD, ANDRÉ LALANDE, STROWSKI, professeurs à la Sorbonne ; BERTHELEMY, professeur à la Faculté de Droit ; BONNARIC, Directeur de l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud ; A. FONTAINE, Inspecteur général ; LATREILLE, de l'Université de Lyon ; GEORGES WEILL, de la Faculté des Lettres de Caen ; BERNUS ; GEORGES BIENAIMÉ ; BOURDELLE, sculpteur ; FERDINAND BUISSON ; PAUL CAZIN ; CHARLES-RENÉ, Vice-Président du Salon des Musiciens français ; Mlle DICK MAY, Directrice de l'Ecole des Hautes Etudes Sociales ; HERRIOT, Maire de Lyon ; JANVIER, Maire de Rennes ; ANDRÉ LICHTENBERGER ; GÉNÉRAUX MALLETERRE, DU MORIEZ, NIESSEL, PAU, WEYGAND ; D^r NICAISE ; D^r JULIEN NOIR ; ROBERT RÉGNIER, Chef du Secrétariat de l'Institut de France ; LOUIS RIPAUT ; LÉON ROBRLIN ; J.-H. ROSNY, aîné ; Mme YVONNE SARCEY ; MARC SANGNIER ; GABRIEL SARRAZIN ; E. SCHURÉ, etc.

NOTRE BUT, c'est de faire connaître la Pologne en France, de mettre en rapport les deux nations, de raviver l'ancienne amitié franco-polonaise ; et cela, dans l'intérêt même de notre patrie.

NOS COMITES REGIONAUX étendent en province l'action des organismes franco-polonais.

Chaque Comité a sa vie propre, et dispose des fonds qu'il recueille.

Le Comité Central, qui siège à Paris, leur envoie des conférenciers, les aide à organiser des fêtes, leur fournit des articles et des renseignements pour la presse locale, des ouvrages pour leurs bibliothèques, des brochures, tracts, images, cartes postales et géographiques pour leur propagande, leur procure des facilités pour leurs relations économiques, universitaires, touristiques, etc., avec la Pologne.

De tels Comités sont déjà créés, ou en voie de formation à :

Lyon	Clermont	Beauvais	Le Havre	Nantes
Marseille	Caen	Versailles	Chambéry	Laval
Soissons	Rennes	Draguignan	Bayonne	Rouen

Le GROUPE PARLEMENTAIRE des « Amis de la Pologne » réunit 93 députés.

Il existe des GROUPES SCOLAIRES aux Lycées Carnot, Victor-Hugo, Fénelon, Louis-le-Grand, Hoche, aux Collèges Chaptal, d'Autun, etc.

LES MEMBRES ont droit aux publications éditées par les « Amis de la Pologne ». Ils ont accès aux fêtes, aux conférences, et aux bibliothèques des Comités. Ils s'engagent à faire connaître la Pologne autour d'eux, et ils payent une cotisation annuelle fixée à 5 francs pour les membres adhérents, 20 francs pour les membres titulaires et 1 franc pour les écoliers.

L'abonnement au Bulletin est de 5 francs par an. Prière d'adresser les mandats à Mlle Lemonier, administrateur.



Si notre œuvre vous intéresse ;

Si vous voulez nous aider à faire connaître et à faire aimer la Pologne :

ABONNEZ-VOUS ! FAITES ABONNER VOS AMIS !

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je désire m'abonner pour un an au Bulletin bi-mensuel des « Amis de la Pologne ».

Ci-joint la somme de cinq francs (en billets, mandats ou timbres). L'adresser à Mlle Lemonier, administrateur, 7, rue de Poitiers, Paris (7^e).

Nom

Le 19

Profession

Signature :

Adresse